



Noël au Mont-d'Or

Aux vacances de Noël, on est partis à la montagne.

– Votre mère a besoin de changer d'air, a dit papa. Pour le bébé. Il lui faut de l'oxygène. Rien de mieux que l'altitude. Le froid sec et vivifiant des cimes. Ça fera un bien fou à tout le monde.

Il faut dire que papa est médecin. Nous, le froid sec et vivifiant des cimes, ça ne nous disait pas grand-chose, surtout quand papa a ajouté :

– Je vous préviens, les gars : ce sera le cadeau de toute la famille. Le Père Noël, cette année, nous emmène à la montagne. Je ne sais pas si vous avez une idée de ce que ça coûte à sept. Alors, haut les cœurs, et ayez l'air contents, sinon ça va barder pour vos matricules !

Celui qui a fait le plus la tête, c'est Jean-A. Cette fois, c'était bien fichu pour la télé.

– Est-ce que je pourrai faire de la luge ? a demandé Jean-D. en poussant un cri de joie.

C'était bien le seul qui avait l'air content.

– Espèce de luge toi-même, a rétorqué Jean-A. S'il n'y a pas la télé à l'hôtel, je vais faire un malheur.

Moi, j'ai une liste spéciale pour Noël. Une sorte de liste à l'envers. Ça s'appelle : *Cadeaux à éviter*.

Je la mets à jour chaque année.

J'y écris les choses que je ne veux absolument pas avoir, comme les cravates que nous offre grand-maman, par exemple, la mère de papa, et que maman nous oblige à mettre quand on va déjeuner chez elle.

Cadeaux à éviter :

- *Les jeux éducatifs auxquels Jean-A. gagne toujours parce qu'il triche.*
- *Les encyclopédies reliées en douze volumes de tante Lucie.*
- *La mallette du petit chimiste. François Archampaut l'a eue, elle est nulle.*
- *Un abonnement au journal religieux de la paroisse (grand-maman).*

Le pire, avec ces cadeaux-là, c'est qu'ils ne vous font pas plaisir et qu'on est quand même obligé de prendre l'air ravi et de dire merci.

J'ai ajouté sur ma liste :

- *Le froid sec et vivifiant des cimes.*

C'était la première fois qu'on allait tous ensemble à la montagne, alors il a fallu emprunter aux cousins Fougasse des vêtements pour la neige. À sept, ça fait tellement de bagages que maman, qui est très organisée, a été de mauvaise humeur pendant huit jours.

Sur le quai de la gare, on s'est retrouvés en anoraks et bonnets de ski tricotés à la main pendant que papa recomptait les valises. Il était un peu rouge lui aussi. Pas question que maman porte quoi que ce soit dans son état. Papa est très fort, mais quatre valises et deux sacs à dos c'est

beaucoup, et sous le bonnet à oreillettes que lui avait prêté l'oncle Fougasse, je sentais qu'il perdait son enthousiasme.

Ce qui est bien, à sept, c'est qu'on peut louer un compartiment entier. On s'est battus pour avoir les couchettes du haut, alors papa s'est énervé et les premières gifles ont commencé à voler.

– Descends sur le quai avec les grands, a dit maman. Je m'occupe de l'installation.

La nuit était tombée. On a fait les cent pas avec lui jusqu'à ce qu'il soit calmé, puis il nous a montré la loco pendant que les petits écrasaient leur nez sur la vitre en nous faisant des grimaces.

– C'est quoi, papa, cette espèce d'antenne repliée sur le toit de la locomotive ? j'ai demandé.

Papa a pris l'air savant :

– C'est une caténaire, mon fils. En fait, ça sert à... C'est un machin pour... Une sorte de...

On l'a laissé se débattre un moment, puis on s'est précipités dans le train parce que le contrôleur sifflait en agitant un drapeau.

C'est quand le train a démarré que maman a demandé :

– Et Jean-C. ? Où est-il ?

– Jean-C. ? a répété papa. Mais je croyais qu'il était avec toi !

– Mais non ! Je croyais qu'il était avec toi !

Papa s'est rué hors du compartiment.

Dans le couloir, personne.

C'est alors qu'on l'a aperçu. Il était sur le quai, en pyjama, le pouce dans la bouche, nous regardant nous agiter derrière la vitre comme si on avait été des poissons exotiques dans un aquarium.

Par chance, le train n'avait pas encore pris de la vitesse. Papa a sprinté dans le couloir, bousculant les voyageurs et criant : « Pardon, pardon ! » Il

a ouvert la portière de la voiture d'un coup d'épaule, s'est penché sur le marchepied...

Juste à temps. Suspendu à la poignée, il a crocheté Jean-C. par le fond de sa culotte de pyjama à l'instant où il passait à sa hauteur et l'a hissé dans la voiture d'un seul bras, aussi facilement que si Jean-C. avait été un jouet en peluche.

Papa est très fort.

Éberlué, Jean-C. avait l'air de ne rien comprendre à ce qui lui arrivait. Mais à voir la tête de papa, inutile d'être devin pour se douter qu'il allait passer un mauvais quart d'heure.

– Espèce de... de... s'est étranglé papa en le soulevant par le col.

Ce qui a sauvé Jean-C., ce sont les passagers de la voiture. Sortis de leur compartiment, ils se sont mis à applaudir l'exploit de papa. Il a remonté le couloir, très digne, poussant Jean-C. devant lui et secouant la tête en murmurant de petits « merci, merci » à peine audibles.

« Les fabuleux Jean dans leur célèbre numéro d'acrobatie aérienne, j'ai pensé. Une figure de difficulté mondiale ! »

Papa a claqué derrière nous la porte du compartiment.

– Cette fois, les gars, il a dit, ça va barder...

C'est l'instant qu'a choisi le contrôleur pour venir vérifier nos billets. Papa est devenu blême en découvrant qu'il avait oublié sa carte de réduction Famille Nombreuse, il a fallu parlementer un long moment et, quand on s'est enfin couchés, l'ambiance était vraiment retombée.

Pelotonné sur la couchette du milieu, je regardais les lumières glisser au plafond. Les rails faisaient tom-tom togodom, on aurait dit qu'on était dans une petite maison douillette qui filait dans la nuit, c'était magique.

– Tu dors ? a chuchoté Jean-A.

Je n'ai pas répondu. J'aurais bien allumé ma lampe de couchette pour lire mon Club des Cinq, mais ça n'était pas le moment.

Soudain, devant mon visage, quelque chose est apparu : une sorte d'énorme chauve-souris, suspendue la tête en bas, qui me regardait en grimaçant.

– Alors, tu dors, oui ou non ? a répété Jean-A. en tordant sa bouche avec ses doigts.

– Silence ! a rugi papa dans l'ombre. Le premier qui bronche, je le... je...

Jean-A. a réintégré prestement sa couchette et, bientôt, il n'y a plus eu que le lent tom-tom togodom du train qui filait à travers la nuit.

– Respirez ! a dit papa en gonflant la poitrine. Respirez l'air sec et vivifiant des cimes !

C'était le matin, on était tous à grelotter devant la petite gare du Mont-d'Or, l'estomac vide, pendant que papa recomptait une nouvelle fois les bagages. La neige était sale, une bouillasse pleine de traces de pneus.

En fait d'air sec et vivifiant, le petit bus de l'hôtel lâchait de gros prouts de gasoil.

– Je crois que je vais vomir, a murmuré Jean-A. en devenant vert comme un extraterrestre.

– Vous allez voir, a dit papa avec entrain. Rien de tel que l'altitude pour se forger une santé de fer !



L'Hôtel du Mont d'Or était une sorte de gros chalet, avec des toits pointus et des balcons en bois sculpté. On s'est installés dans deux chambres communicantes : une à quatre lits pour nous, une autre pour papa, maman et Jean-E., qui donnait sur un grand champ de neige immaculée.

– Allez, les garçons ! a décidé papa pendant que maman défaisait les valises. Concours de bonhomme de neige ! Tous en bas dans deux minutes...

Papa a été moniteur de colonies de vacances dans sa jeunesse. Il adore nous appeler « les garçons », organiser des activités et faire marcher tout le monde au sifflet.

On a dévalé les marches en hurlant.

– Couvrez-vous ! a crié maman. Il fait un froid glacial !

On s'est dispersés dans le champ, en s'enfonçant dans la neige qui nous montait jusqu'aux chevilles.

Papa s'amusait comme un petit fou. C'est lui qui a commencé à lancer la première boule. Bientôt, ça a été une bataille générale. Jean-A. et moi contre les autres. Les moufles pourries des cousins Fougasse prenaient l'eau, on avait les doigts gelés, la neige nous coulait dans le cou, mais c'était vraiment une super bataille.

Puis Jean-D. s'est mis à pleurer en se tenant l'œil, il a accusé Jean-C. de faire exprès de mettre des pierres dans ses boules, alors papa a dit :

– Retour au calme. On va faire le plus énorme bonhomme de neige que la terre ait jamais porté. Au boulot, les enfants.

– Un bonhomme de neige, maintenant ? a râlé Jean-A. Quand est-ce qu'on va rentrer regarder la télé ?

Papa dirigeait les travaux.

Jean-D. et Jean-E. cherchaient des branches pour faire les bras, nous on roulait dans la poudreuse des boules de plus en plus énormes : une pour le corps, une plus petite pour la tête. Elles étaient si grosses qu'il fallait s'arc-bouter pour les faire bouger, tandis que maman, du balcon de la chambre, nous regardait d'un air attendri et prenait des photos.

– Hardi, moussaillons ! nous encourageait papa.

Il semblait fier de sa petite équipe, les oreillettes de son bonnet dressées par le gel au-dessus de sa tête. Comme il est très fort, il nous a aidés à rouler la plus grosse boule, et c'est là qu'il s'en est aperçu...

– Qu'est-ce que c'est que ça..., il a murmuré en reniflant ses moufles.

On a regardé à notre tour nos gants, nos anoraks. Sur tous les endroits qu'avait touchés la neige s'étaient de longues traînées jaunâtres.

– Flûte, a juré papa en jetant un regard désespéré vers le balcon où maman prenait des photos. De la crotte de chien.

Pas de doute : en roulant les boules, on avait enduit les vêtements des cousins Fougasse avec les crottes de chien cachées sous la neige.

D'un coup, ça n'a plus été drôle du tout. On est revenus à l'hôtel, la tête basse en se pinçant le nez.

C'est maman, surtout, qui a été fâchée. Elle s'est mise à crier qu'elle était sûre que ça allait dégénérer. Comment elle allait faire, maintenant, hein ? Des vêtements presque neufs que les cousins avaient eu la gentillesse de nous prêter ! Décidément, on n'en ratait jamais une...

Papa a voulu plaisanter, mais il a tout de suite compris que ce n'était pas le moment.

On s'est déshabillés sans un mot, restant en caleçon long et sous-pull dans la chambre pendant que maman lavait tout dans le minuscule lavabo de la chambre.

– Bah, a essayé papa, c'est le charme de la montagne...

Maman lui a décoché un regard si noir qu'il s'est mis à siffloter en contemplant au loin les cimes enneigées.

– Voilà, a dit maman quand elle a eu fini. Il faut attendre que ça sèche maintenant. Pas de gants, pas d'anoraks. Bravo ! La journée est fichue.

– Tant pis, a dit Jean-A. Et si on descendait regarder la télé ?

Le lendemain, papa a eu une nouvelle idée.

Il est revenu du syndicat d'initiative tout excité avec des poignées de prospectus.

– Comment, pas encore prêts, les garçons ? Il fait un temps radieux. C'est le jour idéal pour aller à la Grande Aiguille. Rassemblement devant l'hôtel dans un quart d'heure.

Les anoraks avaient séché durant la nuit. On s'est tous équipés en râlant, mais papa ne voulait rien entendre : on n'était pas à la montagne pour s'abrutir toute la journée devant des programmes idiots.

La Grande Aiguille, c'est le sommet qui domine le village. Pour s'y rendre, il faut prendre le téléphérique. Papa a essayé d'avoir un prix mais, comme il avait oublié sa carte de réduction à la maison, il a dû payer des billets plein tarif.

– Aller et retour ? a demandé l'employé en mouillant ses doigts sur une petite éponge.

– Aller simple, a ricané papa. On compte bâtir un igloo et dormir tout nus là-haut.

– C'est vous qui voyez, a dit le type en détachant les billets.

– Quel crétin ! a murmuré papa tandis qu'on se rangeait devant le portillon. Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'on va redescendre en parachute ?

La cabine était bondée, alors il a fallu attendre la suivante.

Quand ça a été à notre tour, on s'est entassés tous les sept dans le téléphérique, puis l'employé est monté avec nous et a claqué la porte.

– Attention au départ, il a dit.

Il y a eu une secousse, le grincement d'un mécanisme, puis la cabine a plongé au-dessus du vide.

– Alors ? Formidable, non ? a dit papa.

Personne n'a répondu. On avait l'impression d'être enfermés dans un emballage de Kinder, une sorte d'œuf en plastique à peine gros comme une balle de ping-pong. Jean-D. et Jean-E. se sont serrés contre maman, alors le type a dit :

– Déplacez-vous, monsieur, pour équilibrer la cabine. C'est plus prudent quand il y a du vent.

Quand j'ai pu regarder en bas, on était déjà à une hauteur vertigineuse. On apercevait les toits du village couverts de neige, des skieurs minuscules qui dévalaient les pentes.

– Des chamois ! a crié papa en désignant de petites taches sombres étagées sur le versant. Regardez, les enfants !

– Ce sont des vaches, a corrigé le type d'un air placide. Juste des vaches.

Papa a ri bruyamment, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie, mais ça n'a pas eu l'air d'amuser le type. De toute façon, à cette hauteur, on ne voyait plus rien, surtout avec le brouillard qui commençait à monter et noyait la vallée.

– Aïe ! a fait le type.

– Pardon ? a dit papa.

– Rien, rien, a dit le type.

– Vous avez fait « aïe », a insisté papa. Quelque chose ne va pas ?

– Non, non. Enfin, pour l'instant...

– Comment ça, pour l'instant ? s'est énervé papa.

Le type a eu un petit mouvement de menton vers la grisaille qui nous entourait :

– Mauvais signe, il a dit. Quand la brume monte... Mais le pire, ce sont les orages. Vous avez déjà vu la foudre traverser une cabine comme un coup de bazooka ?

– Un temps radieux, hein ? a fait maman en regardant papa dans les yeux.

– Bah, a dit le type, c'est la montagne. Le temps change plus vite qu'il ne faut pour le dire. Remarquez, ces cabines sont prévues pour résister à des rafales de plus de deux cents kilomètres heure.

– Papa, a murmuré Jean-C., je veux descendre.

– Allons, allons, a dit papa avec un sourire apaisant, il n'y a rien à craindre. C'est juste un nuage prisonnier dans la vallée. Là-haut, il fera beau.

Mais plus on montait, plus il faisait sombre. Les pylônes surgissaient du brouillard comme des fantômes géants, à chaque fois on avait l'impression qu'on allait s'écraser contre les montants métalliques.

Puis une sonnette s'est mise à retentir dans la cabine.

– Bizarre, a fait l'employé en mâchonnant sa moustache. C'est le signal de surcharge. Ce téléphérique est pourtant prévu pour huit passagers.

On s'est comptés du regard, puis tous les yeux ont convergé vers maman et le petit passager clandestin qu'elle transportait dans son ventre. Avec le bébé, ça faisait neuf. Nous sept, bientôt huit, plus l'employé. Mais que peut bien peser un futur bébé qui ne naîtra que dans six mois ?

Impossible de le dire. Beaucoup trop sans doute car le téléphérique a eu une sorte de hoquet avant de s'immobiliser.

– Papa, j'ai peur ! a gémi Jean-D.

– Pas de panique, a dit l'employé en se fourrant un chewing-gum dans la bouche. Les câbles ont dû geler à la station du haut.

– Est-ce qu'on va s'écraser, papa ? a zozoté Jean-E.

Nous avons stoppé entre deux pylônes et la cabine a commencé à se balancer au vent. Cramponné à la rambarde, je me suis tourné vers Jean-A., le roi des bricoleurs, comme s'il avait pu faire quelque chose. Mais, pour le moment, il était trop occupé à vomir dans le bonnet des cousins Fougasse.

– Remarquez, a dit l'employé, il y a rarement des accidents sur ce genre de cabine. Le dernier remonte à l'année dernière. Ils sont restés coincés toute une nuit dans le blizzard avant que l'équipe de secours ne vienne les délivrer.

– Formidable, a dit papa en déglutissant avec peine.

– Vous êtes avec des professionnels, a continué le type. Tenez, mon collègue, l'année dernière, le jour de l'accident : comme la cabine était trop chargée, il s'est sacrifié. Un saut de l'ange parfait.

– Et alors ? a demandé papa.

– Il s'est écrasé trois cents mètres plus bas comme un vulgaire caca d'oiseau.

– Ne vous gênez pas pour nous, a dit papa qui avait de plus en plus de mal à garder son calme. Je ne voudrais surtout pas vous priver de cette joie.

– Ce que j'en dis, a fait le type en haussant les épaules, c'est juste pour raconter.

– Eh bien, je vous prierai de vous taire. Il y a là des enfants influençables et...

Il n'a pas continué car une secousse a ébranlé la cabine qui a repris son ascension.

On a fini le voyage dans un silence de mort. Quand la cabine a touché le quai, au sommet de la Grande Aiguille, j'avais les genoux qui tremblaient et le cœur au bord des lèvres.

On s'est retrouvés sur une espèce de plate-forme métallique à battre la semelle pendant que papa essayait désespérément de déplier la carte que lui avait donnée le syndicat d'initiative.

– Nous y voilà, il a dit avec un entrain forcé. Le Belvédère de la Grande Aiguille. Les enfants, apprêtez-vous à contempler l'un des plus admirables panoramas qu'on puisse imaginer.

Imaginer, c'était bien le mot. Le brouillard était encore plus épais qu'en bas, on arrivait à peine à voir la pointe de ses propres chaussures. En plus, il devait bien faire soixante-douze degrés en dessous de zéro, car quand Jean-A. a voulu cracher dans le vide, il s'est retrouvé avec une sorte de petite stalactite de glace qui lui pendait de la lèvre.

– Oui, euh, bon... D'après ma carte, vous devriez apercevoir ici les magnifiques contreforts du Petit Bernard rutilant au soleil... Et ici, niché dans un vallon riant, le délicieux village de Cenis, à l'architecture si pittoresque...

– Super, a dit Jean-A. en claquant des dents. Tout le monde aux abris.

Papa a quand même voulu prendre une photo de notre expédition. On voit juste sa main en gros plan tâchant de protéger l'objectif des rafales de vent, et nous six derrière, agglutinés comme les rescapés d'une catastrophe aérienne.

C'est tout ce que j'ai gardé de notre visite de la Grande Aiguille. Cette photo, et un petit piolet taille-crayon que Jean-A. a volé dans la boutique où on s'est abrités en attendant le téléphérique du retour.

– Au moins, a dit Jean-A., on n'aura pas fait le voyage pour rien.

Le lendemain, on avait tous 39 de fièvre, sauf papa et maman qui circulaient dans les chambres en distribuant des cuillères de sirop.

J'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles, les lignes de mon Club des Cinq dansaient devant mes yeux. J'ai dû dormir une partie de la journée.

Quand je me suis réveillé, Jean-A. sautait à pieds joints sur mon lit en poussant des cris atroces.

– Regarde, il a dit, avant de fourrer sous mon nez la manche vide de sa veste de pyjama. Ma main ! Gelée au huitième degré ! Papa a dû m'amputer avec les ciseaux à ongles.

– Tant mieux, j'ai dit. Ça t'empêchera de te mettre les doigts dans le nez.

Il s'est roulé sur le lit en mimant des spasmes d'agonie :

– Manchot, je suis manchot ! On va devoir me greffer une pince à sucre sur ce moignon sanguinolent...

– Eh bien, ça a l'air d'aller mieux là-dedans, a lancé papa en faisant irruption dans la chambre. Opération de la Terre à la Lune, et que ça saute !

Il nous a tendu à chacun un thermomètre, et on s'est tous enfouis sous les couvertures le temps de prendre notre température.

– 38,2 de moyenne, a dit papa. Ça baisse. Quand je vous le disais : rien de tel que l'air sec et vivifiant de la montagne ! Vous serez tous sur pied demain pour le réveillon de Noël.

Papa est très fort comme médecin.

Le soir de Noël, on avait tous 40. Jean-A. et moi, parce qu'on est les plus grands, on a eu le droit de descendre un moment, pour dîner. Il y avait de la dinde aux marrons, une bûche glacée, mais on n'a rien pu avaler. Jean-A. était écarlate, j'avais la tête qui tournait, l'impression que le sapin qui ornait la salle du restaurant allait s'effondrer dans l'assiette des dîneurs.

Après, on est remontés se coucher. C'était un drôle de soir de Noël, mais papa et maman ont quand même passé une bonne soirée avec M. et Mme Vuillermoz, leurs nouveaux amis.

M. et Mme Vuillermoz viennent à l'Hôtel du Mont d'Or depuis quarante ans. C'est peut-être pour ça que M. Vuillermoz passe ses journées en chaussons dans le hall à renseigner les skieurs sur le temps qu'il va faire. Mme Vuillermoz s'assied toujours dans le même fauteuil, celui près de la fenêtre, dans le salon de l'hôtel. Elle tricote sans arrêt des chaussettes et des caleçons de laine avec des restes de pelote, puis elle les met dans un colis et les envoie aux enfants pauvres du Togo.

Mme Vuillermoz est très bonne. Chaque fois qu'elle croise maman, elle lui dit :

– Quelle délicieuse petite famille vous avez là. Comme elle doit vous en donner, du travail !

– Oh, dit maman d'un air modeste, il suffit d'être organisée, voilà tout.

Papa adore passer ses après-midi à écouter M. Vuillermoz lui parler de sa collection de fossiles. Il en a deux cent cinquante-trois, tous anciens, rangés dans de petites vitrines de sa maison de Paris. M. Vuillermoz aussi

est très bon : la fois où papa s'est endormi en face de lui, il a continué à parler, comme si de rien n'était.

De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire, parce que la neige tombe sans discontinuer.

– Ça va se lever, pronostique chaque matin M. Vuillermoz en scrutant le ciel poudré de flocons. C'est moi qui vous le dis, ça va se lever.

C'est une chance que papa et maman aient pu se faire de nouveaux amis. Le soir de Noël, ils ont dû bien s'amuser ensemble, parce que quand ils sont remontés, j'ai entendu papa qui disait :

– Un mot de plus et je crois que je l'aurais étranglé avec ses propres bretelles.

– Ça ne se fait pas, a dit maman. Pas le soir de Noël.

– C'est vrai, a reconnu papa en riant. Joyeux Noël, ma chérie. Quelle idée j'ai eue de vous emmener ici ! Les enfants sont malades, impossible de mettre le nez dehors...

Maman a dit :

– J'adore ce Noël. Toute cette neige, ce chalet... J'ai l'impression d'habiter dans une boule de verre.

– En tout cas, a dit papa, en rentrant je pourrai me présenter à un jeu radiophonique : je suis devenu incollable sur les fossiles.

On avait quand même mis, au cas où, nos après-skis en rond devant la fenêtre, avec un verre de lait et une carotte pour les rennes du Père Noël.

– Est-ce qu'il aura notre adresse à la montagne ? s'est inquiété Jean-D.

Jean-A. a haussé les épaules avant de ricaner :

– Parce que tu crois qu'il existe, toi, le Père Noël ?

– Bien sûr que j'y crois, a dit Jean-D. Je sais qu'il existe pas, mais j'y crois quand même.

– Et qui t'a dit qu'il existait pas ? a demandé Jean-A.

– Un copain, à l'école. Il dit que c'est les parents qui mettent les cadeaux la nuit dans les chaussures.

– Le crétin, a pesté Jean-A. Si je le rencontre, il va passer un sale quart d'heure.

– Et pourquoi ? a demandé Jean-D.

– Parce qu'il a pas le droit de toucher à tes rêves d'enfant.

– Et moi ? a zozoté Jean-E. en posant ses petites pantoufles à côté de nos chaussures. Et moi, z'ai le droit d'y toucher ?

– Toi oui, a dit Jean-A. en se fourrant la tête sous l'oreiller. Maintenant, fermez-la. J'ai envie de dormir.

Papa l'avait bien dit : notre cadeau de Noël, cette année, c'était le séjour à la montagne. Mais quand on s'est réveillés, le matin, on avait tous un petit paquet dans nos chaussures.

– Ouah ! a crié Jean-C. en débarrant le sien. Un piolet taille-crayon !

– Super ! a renchéri Jean-D. Moi aussi !

On avait tous le même petit piolet décoré d'un ruban, qui faisait stylo d'un côté et taille-crayon de l'autre. Exactement les mêmes que celui que Jean-A. avait fauché dans la boutique de souvenirs, à la Grande Aiguille.

Jean-A. et moi, on s'est regardés, et on a trouvé plus prudent de ne rien dire. On a fait semblant d'être super contents, même si on était horriblement déçus, juste pour faire plaisir à papa et maman qui nous contemplaient d'un air attendri.

– Oh, c'est une bricole, a dit papa, un petit cadeau symbolique. Parce que le vrai cadeau...

– C'est les vacances à la montagne, on a tous terminé en chœur.

N'empêche... Quand on a quitté l'hôtel, à la fin des vacances, on avait le cœur gros.

Les Vuillermoz, qui sont très bons, avaient tenu à nous accompagner jusqu'à la gare. Même que, quand papa recomptait les valises, Mme Vuillermoz nous a offert à chacun une des paires de chaussettes qu'elle tricote pour les petits Africains pauvres.

Cette fois, on a bien vérifié que Jean-C. montait avec nous dans le train.

– C'est entendu, n'est-ce pas ? a crié M. Vuillermoz en agitant la main. Si vous passez à Paris, j'aurai des tas de nouveaux fossiles à vous montrer !

– Bien sûr, bien sûr ! a dit papa. Vous pouvez compter sur nous.

– Quel dommage que vous partiez déjà, a conclu M. Vuillermoz. Ça allait juste se dégager...

On a retrouvé Cherbourg, notre voiture bien sagement garée sur le parking de la gare.

Il avait un peu neigé ici, mais à peine, une couche légère qui ne semblait pas vraie.

Quand on est arrivés devant l'immeuble, papa a dit :

– Je monte le premier avec les bagages. Donnez-moi juste quelques minutes.

On a attendu l'ascenseur suivant.

Mais quand on est entrés à notre tour dans l'appartement, une surprise nous attendait.

On est restés pétrifiés sur le seuil, bouche ouverte, contemplant le salon où attendait papa, une petite lueur de triomphe dans les yeux.

Comment avait-il fait pour tout préparer en si peu de temps ? Je ne le saurai jamais.

Les lumières du sapin brillaient de mille feux. Le petit Jésus était à sa place, au milieu de la crèche, nos cinq moutons rangés autour de lui.

Dessous, il y avait cinq bottes en caoutchouc, rangées par taille décroissante, et devant chacune...

Des paquets. D'énormes paquets, certains carrés, d'autres rectangulaires, tous enveloppés dans du papier-cadeau rouge et doré, avec une petite carte scotchée dessus : « Pour Jean-A. Pour Jean-B. Pour Jean-C... »

– Joyeux Noël, a dit papa d'une voix un peu enrouée. Tous ces paquets étaient trop gros à transporter à la montagne. Le Père Noël a dû les déposer là en notre absence.

– Comment il a fait ? a demandé Jean-D. en jetant des regards éberlués autour de lui. Les volets étaient fermés.

– Bah, a dit maman. Il a dû penser que vous le méritiez tous les cinq. Le reste, c'est son secret...



À la piscine municipale

Le samedi n'est pas un jour comme les autres.

D'abord parce que papa vient nous chercher à la sortie de l'école.

Quand on passe le portail, on l'aperçoit de loin, dans la foule des parents. Papa est si grand qu'à côté les autres pères paraissent des pères pygmées.

Tous nos copains sont jaloux. Même François Archampaut dont le père est très riche et possède plusieurs usines.

François Archampaut dit que son père fait du karaté et qu'il est tireur d'élite, mais je l'ai vu une fois : un petit type tout chauve avec un costume à rayures qui attendait François, assis sur la banquette arrière d'une grosse DS 19. Ses lunettes arrivaient à peine à hauteur de la vitre. Le chauffeur a ouvert la portière et François a sauté à l'intérieur comme s'il avait honte.

– Il faut être petit pour être ceinture noire, il a dit. T'as qu'à voir les Japs. Petits et rapides. Tu te glisses sous les grands balèzes, et hop ! tu utilises leur force pour les flanquer par terre.

– Sûrement, j'ai dit.

– Tu ne me crois pas ? Mon père, il est spécialiste de planchette japonaise. Une prise terrible ! Tu meurs ou tu restes paralysé à vie.

– C'est du judo, j'ai dit. Pas du karaté.

– Et alors ? Quand il était homme-grenouille, mon père, il pratiquait tous les arts martiaux !

– Dis-lui qu’il peut enlever son masque de plongée, a ricané Jean-A.

– D’abord, c’est pas un masque, a dit François. C’est des verres correcteurs. Il a failli perdre la vue en mission spéciale, même qu’on l’a décoré pour ça...

Jean-A. déteste François Archampaut. Sans doute parce que c’est mon meilleur ami, qu’on est en CM1 alors que Jean-A. est en 6^e.

Tous les soirs, le chauffeur vient chercher François Archampaut dans la DS 19.

François dit que ce n’est pas un chauffeur, mais un garde du corps. Son père est menacé de mort par des espions mongols, il a besoin de protection 24 heures sur 24.

C’est pour ça que François ne peut jamais rentrer à pied, ni aller jouer chez des copains le jeudi après-midi, des fois qu’on voudrait l’enlever pour le torturer à mort.

– À mon avis, le Mongol, c’est toi, prétend Jean-A. Mon père, il mettrait une dérouillée au tien rien qu’avec la main gauche.



Le samedi, on n’a pas le temps de se disputer à la sortie de l’école parce que papa nous attend. Il est passé chercher Jean-D. à la maternelle, il veut

toujours porter nos cartables et nous acheter une bricole sur le chemin du retour, juste parce que c'est samedi et qu'il ne travaille pas.

Alors on passe par les Magasins Réunis, on fouine au rayon jouets devant les étalages de soldats et de petites voitures.

Jean-A. fait la collection de soldats napoléoniens en plomb. Il les prend tout bruts, puis les décore avec de minuscules pinceaux et de petits pots de peinture spéciale. Il a des grenadiers, des dragons, des maréchaux à cheval avec un chapeau à plumet, des soldats du ravitaillement qui portent en bandoulière des barriques et des sacs de poudre.

– Celui qui touche à mes soldats, il est mort, il dit.

Moi, ce serait plutôt les cyclistes. J'en ai du Tour de France, avec les maillots et les casquettes aux couleurs de l'équipe, les dossards et les bidons fixés sur le cadre. C'est surtout un jeu d'été, à cause du Tour de France qui commence en juillet, mais j'en profite pour en avoir un de plus, en prévision, et on rentre à la maison en parlant des notes qu'on a eues durant la semaine.

Enfin, surtout des bonnes...

Parce que si on a bien travaillé, le samedi après-midi, papa nous emmène à la piscine municipale, sauf Jean-E. qui est trop petit.

La piscine de Cherbourg, c'est un grand bâtiment en béton, sur le port, avec des vitres immenses qui donnent l'impression de se baigner au milieu d'une tempête. La piscine est chauffée, mais par les baies vitrées, on aperçoit les vagues qui se brisent sur la jetée, la pluie qui tombe au-dehors, on a toujours la chair de poule.

Quand on entre, ça sent le chlore et les chaussettes, on entend la voix du maître nageur qui résonne, le bruit de ses tongs qui claquent le long du bassin. On se déshabille à deux dans les cabines pour gagner du temps, puis on fait semblant de passer sous la douche, parce qu'elle est glacée.

Jean-A., qui sait déjà nager, nous nargue en faisant la danseuse africaine, avec la clef du casier à vêtements serrée autour de la cheville par un bracelet de plastique.

– C'est la banquise ! il hurle. L'eau est gelée à moins 120 degrés ! Les survivants à bout de forces s'accrochent des ongles aux blocs de glace à la dérive !

Profitant que papa ne le voit pas, le maître nageur lui allonge une taloche puis il nous range le long du bassin.

– Alors, les crevettes ! On a la pétoche, hein ? Vous allez voir ce que vous allez voir ! Échauffement ! Et pas question de tirer au flanc, hein ? Je vous ai à l'œil, moi.

Le maître nageur s'appelle Michel. Papa a beaucoup de respect pour lui, peut-être à cause des énormes biscoteaux qu'on voit sous son tee-shirt. Il a un minuscule maillot, des tongs en plastique jaune et des cheveux en brosse plantés au ras des sourcils.

– Flex-xion... ! Res-spiration... ! Flex-xion... ! il beugle, un poing sur la hanche, s'appuyant de l'autre à une perche métallique. Hé toi, le petit gros, là-bas ! Tu me les plies, ces genoux, oui ?

Le petit gros, c'est moi. Je déteste être en maillot de bain parce que j'ai le ventre qui plisse. Jean-C., lui, est tout maigre, alors c'est toujours lui qui montre les exercices.

Mais le plus veinard, c'est Jean-D. Comme il a juste quatre ans, il apprend à nager dans le petit bassin avec Isabelle. Isabelle est très gentille, elle a des cheveux blonds tressés en natte, un maillot olympique et s'occupe du mini-club. Elle appelle Jean-D. « mon canard » et a gagné des tas de médailles aux derniers championnats de France.

Michel, notre maître nageur, n'a rien gagné du tout. Il a tellement de muscles sur le torse qu'il a du mal à rapprocher les bras.

Dès qu'il a cinq minutes, il monte sur le grand plongeoir et fait des sauts acrobatiques. On entend la planche vibrer, un grand plouf, mais comme Isabelle ne regarde pas, il remonte sur le plongeoir et s'exerce à des sauts de plus en plus compliqués avec l'air dégagé du type qui fait ça chaque matin avant son petit déjeuner.

Nous, pendant ce temps, on enchaîne les longueurs avec la planche. Chaque fois que je sors la tête de l'eau, j'aperçois Michel suspendu dans les airs avec des poses de statue vivante.

Le plus drôle, c'est la fois où il a essayé de se peigner au milieu d'un plongeon carpé... Ça a dû le déséquilibrer, parce qu'il s'est mis soudain à battre des bras et des jambes avant de faire un plat tonitruant qui a vidé la moitié du bassin.

Jean-A. se gondolait de rire sur les gradins, alors Michel est sorti de l'eau très rouge et nous a donné cinq longueurs de plus à faire en s'époumonant dans son sifflet.

Mais le mieux, c'est quand on rentre.

Avec toutes les tasses qu'on a bues, on a l'estomac qui pèse des tonnes. Dehors, il pleut parce que c'est l'hiver et qu'on est à Cherbourg, on grelotte à cause de nos cheveux mouillés et on se sent tout faibles d'avoir tant nagé.

Chaque samedi, quand on revient de la piscine, maman a préparé une gougère.

C'est une espèce de couronne en pâte à choux dorée, moelleuse et chaude comme une brioche qui embaume jusqu'en bas de la cage d'escalier.

J'adore la gougère. C'est mon plat préféré. Le menu spécial du retour de la piscine. Une sorte de promesse dorée et succulente flottant au-dessus des courants d'air et de l'odeur de désinfectant de la piscine...

On commence par se faire gronder parce qu'on ne s'est pas bien séché les cheveux, on étend les maillots et les serviettes au-dessus de la baignoire, puis papa dit :

– Qu'est-ce qu'on mange de bon, ce soir ? J'ai une faim de loup !

– C'est une surprise, dit toujours maman. Un reconstituant pour mes grenouilles.

Quand elle apporte le plat du four, on pousse tous des cris émerveillés comme si on ne s'était doutés de rien. Nos diplômes de 25 mètres brasse trônent sur la commode, on se gave de pâte à choux jusqu'à avoir l'estomac qui explose. La croûte craque sous la dent, la pâte chaude fond dans la bouche, on raconte nos exploits nautiques tandis que la pluie fouette les carreaux et que la corne de brume mugit dans le lointain.

Un samedi, ça a bardé.

Papa était venu comme d'habitude nous chercher à l'école, mais à sa manière de se mordre l'intérieur de la joue, on a vite compris que quelque chose n'allait pas.

Il a dit :

– Qui a encore bouché les toilettes avec des kilomètres de papier ?

On s'est tous regardés d'un air innocent. Les toilettes ? Des kilomètres de papier ? Nous ?

– La cuvette a débordé, a dit papa. J'ai passé la matinée à chercher un plombier. Si personne ne se dénonce, tant pis : il n'y aura pas de piscine cet après-midi.

On est rentrés au pas de charge. Papa marchait en tête, nous on suivait avec nos cartables sur le dos, l'oreille basse, en s'accusant les uns les autres.

– Puisque vous n'avez pas le courage de vos actes, a déclaré papa quand on a été à la maison, vous resterez consignés dans vos chambres pour

l'après-midi.

– Y en a marre, a dit Jean-A. quand on s'est retrouvés seuls. Marre de payer pour vos bêtises !

– C'est pas moi, a dit Jean-C.

– C'est pas moi non plus, a dit Jean-D. D'abord, je suis trop petit : je sais pas ce que c'est, des kilomètres...

– Je t'apprendrai que c'est toi qui as inondé la maison, l'autre soir, a dit Jean-C. Quand papa et maman étaient au cinéma.

– Non, c'était la faute de Jean-B. Il avait ouvert les robinets à fond et je n'ai pas su dans quel sens les tourner.

Cette fois-là, le soir de l'inondation, on était tous dans le coup. On s'était amusés à donner un bain aux poissons rouges dans le lavabo, puis on avait oublié de fermer le robinet.

Quand papa et maman étaient rentrés du cinéma, l'eau dégoulinait déjà dans les escaliers. Ils nous avaient trouvés en pleurs, debout sur des chaises, avec les poissons rouges qui se promenaient dans dix centimètres d'eau à travers tout l'appartement.

Pour la cuvette bouchée, personne ne voulait reconnaître que c'était lui. On a commencé à se disputer, puis Jean-A. a dit :

– J'ai un plan. On n'a qu'à dire que c'est Jean-E. Comme il ne va pas à la piscine et que c'est le chouchou, papa ne dira rien.

Tout le monde a été d'accord, sauf Jean-E. qui s'est mis à trépigner en menaçant de tout raconter.

– Et si on tirait à la courte paille ? j'ai proposé.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Jean-A., qui veut toujours être le chef, a cassé cinq baguettes du Mikado, les a cachées dans sa paume, et on a tous tiré à notre tour.

Évidemment, je suis tombé sur la plus petite.

– Tu as triché ! j'ai dit. Tu l'as fait exprès !

– Qu'est-ce que tu risques, banane ? s'est défendu Jean-A. Tu te dénonces, tu prends un bon savon et on va tous à la piscine... Pas plus compliqué que ça !

– Facile à dire pour toi. T'as qu'à y aller, si c'est si simple.

– Pas question, a dit Jean-A. Le sort, c'est le sort. J'ai remarqué que ça tombe toujours sur le plus gros.

– Je suis pas gros, d'abord. Répète un peu et tu vas voir.

Mais ça n'était pas le moment de se disputer si on voulait encore avoir une chance d'aller à la piscine.

– Allez, courage, a dit Jean-C. en me serrant la main avec émotion. Je suis content de t'avoir connu, vieux frère.

– Promets-moi de me léguer ton canif suisse si les choses tournent mal ! a crié Jean-A. comme je quittais la chambre.

J'ai pris une grande inspiration et j'ai tapé à la porte du salon.

– Entrez ! a tonné la voix de papa.

Un instant, j'ai failli me défilier. Après tout, je déteste la piscine. Mais une vision de gougère dorée et odorante m'a traversé l'esprit, me faisant presque défaillir de gourmandise.

C'était Jean-A. qui avait raison après tout : papa allait crier un bon coup puis, « faute avouée étant à moitié pardonnée » comme il dit, tout serait terminé... On n'aurait plus qu'à enfiler nos maillots et on n'en parlerait plus.

En fait, ça n'est pas du tout comme ça que ça s'est passé.

Papa devait être dans un sacré pétard parce que j'ai pris la première fessée déculottée de ma vie !

– Alors ? a demandé Jean-A. quand je suis revenu, tout raide et crispant le menton pour m'empêcher de pleurer. C'est gagné ?

J'ai fait non de la tête, alors il a dit :

– Tu es trop nul ! Tant pis : j'y vais. On va voir ce qu'on va voir.

Quand il est revenu à son tour, très rouge et tenant ses bretelles, il n'a pas eu besoin d'expliquer.

Jean-C. y est allé, puis Jean-D., puis Jean-E., mais lui c'est pas pareil : il a encore des couches pour le protéger.

Chacun à notre tour, on a défilé dans le salon pour s'accuser d'avoir bouché les cabinets.

Mais papa a dû sentir le coup monté, parce qu'on n'est pas allés à la piscine non plus.

Pas de piscine, pas de gougère. On a fini l'après-midi enfermés dans nos chambres sans pouvoir nous asseoir tant les fesses nous cuisaient.

– Toi et ta courte paille, je te retiens, a fait Jean-A. en me foudroyant du regard. En plus, c'était mon jeu de Mikado ! Il est fichu, maintenant. T'as intérêt à me le repayer sur ton argent de poche.

Je lui ai envoyé une beigne, alors tout le monde s'y est mis.

Jean-E., qui est le plus petit, griffait et tirait les cheveux, Jean-D. essayait de faire avaler à Jean-C. le contenu d'un encrier pendant que Jean-A. et moi on se roulait sur le linoléum. Une vraie castagne générale, comme dans les westerns.

Piscine ou pas, ça a été un sacré bon samedi quand même.

Surtout quand la cuvette des cabinets a débordé une nouvelle fois.

On était encore en train de se battre quand on a entendu le glouglou des tuyaux et un énorme juron.

On s'est précipités dans le couloir pour voir papa sortir en pataugeant, la ventouse dans une main et la serpillière dans l'autre.

– Si je tenais ce... ce... ce tartempion de plombier ! il a commencé.

Puis il nous a vus tous, hilares, embusqués dans l'angle du couloir :

– Ça vous amuse, hein ? il a rugi. Vous ne perdez rien pour attendre ! À la rentrée prochaine, je vous inscris tous en pension à l'École des enfants

de troupe !



C'est la menace qu'il brandit toujours quand il est en colère.

Nous, on a filé dans nos chambres avec un petit sifflotement de triomphe, claquant les portes un peu trop bruyamment.

On était bien vengés.

Je ne sais pas si ça a un rapport, mais, le soir, j'ai entendu maman qui disait à papa :

– C'est gentil de vouloir m'aider parce que je suis enceinte, mais quelle idée t'a pris de jeter là-dedans la litière du cochon d'Inde ?

La semaine d'après, on est retournés à la piscine et on n'a plus jamais reparlé du coupable.

Allez savoir pourquoi.